

LIE
MAY 22
THEOLOGICAL SEMINARY

REVUE

DE

L'ORIENT CHRÉTIEN

DIRIGÉE

Par R. GRAFFIN

TROISIÈME SÉRIE

Tome III (XXIII)

23^e volume. — 1922-1923

LES MONGOLS ET LA PAPAUTÉ

DOCUMENTS NOUVEAUX ÉDITÉS, TRADUITS ET COMMENTÉS PAR
M. PAUL PELLIOT, AVEC LA COLLABORATION DE MM. BORGHEZIO,
MASSÉ ET TISSERANT.

INTRODUCTION

En 1221, les Mongols envoyés par Gengis-khan avaient fait leur apparition au Caucase; deux ans plus tard, ils infligeaient aux princes slaves la grande défaite de la Kalka. La mort de Gengis-khan en 1227 donna quelque répit au monde chrétien. Mais, en 1241, les cavaliers mongols s'avançaient jusqu'en Silésie et en Hongrie. Il fallut une nouvelle mort, celle du grand khan Ogödäi, pour faire tourner bride aux envahisseurs. L'Occident se reprit à espérer, et chercha à se prémunir contre de nouveaux dangers. Avant tout, on souhaitait de savoir à quoi s'en tenir sur ces nomades mystérieux brusquement surgis des steppes de l'Asie la plus lointaine. Le bruit courait d'ailleurs d'un potentat chrétien qui habitait, disait-on, en ces régions. Et c'est ainsi qu'au printemps de 1245, juste avant le concile de Lyon qui allait déposer Frédéric II, et après s'être consulté avec les Franciscains et les Dominicains, Innocent IV dépêcha vers les Mongols de la Russie méridionale la mission franciscaine de Jean du Plan Carpin; une mission dominicaine, celle d'Ascelin de Lombardie, sur laquelle les données chronologiques sont moins précises et surtout moins étudiées, entreprit de se rendre auprès du général qui gouvernait pour les Mongols dans le nord-ouest de la Perse. Plan Carpin comme Ascelin demandaient au grand khan de se faire chrétien: ils furent éconduits. Quelques années plus tard, saint Louis n'eut pas un meilleur succès avec Guillaume de Rubrouck. Mais.

dès ce moment, on voit poindre un projet d'accord et même d'alliance entre les chrétiens d'Occident et les Mongols. C'est qu'ils ont un ennemi commun, l'islam, représenté surtout à cette époque par les sultans mamlouks d'Égypte qui dominent la Syrie. Les ambassades se multiplient, les promesses s'échangent. Mais on est trop loin à tous points de vue; chaque fois, l'un ou l'autre des alliés manque au rendez-vous. Enfin, au début du xiv^e siècle, la conversion décisive des princes mongols de Perse à l'islam ruine à l'avance tout nouveau projet de coopération militaire contre les Mamlouks. Ces missions en apparence stériles et ces tentatives avortées n'en constituent pas moins un des épisodes les plus curieux dans l'histoire des relations anciennes entre la haute Asie et l'Occident. Elles ont été souvent étudiées, au xviii^e siècle par Mosheim, au xix^e par Abel Rémusat, d'Ohsson, d'Àvezac, Yule, plus récemment par Rockhill, M. Cordier, M. Beazley, M. Chabot, M. G. Pullé, M. Malein, hier encore par MM. Moule et Golubovich, et aussi par moi-même. Il s'en faut cependant qu'elles n'aient plus rien à nous livrer. Des recherches récentes ont fait retrouver dans les archives du Vatican des documents aussi sensationnels que l'original persan de la réponse du grand khan Güyük à Innocent IV, rapportée par Plan Carpin, et plusieurs lettres en mongol des Mongols de Perse. Par l'aimable entremise de M^{sr} Tisserant, M^{sr} G. Mercati, préfet de la Vaticane, m'a vivement engagé à publier dans la *Revue de l'Orient chrétien* toute la série de ces monuments, ainsi que quelques études qui traitent de sujets connexes. Le présent travail se divise par suite en plusieurs chapitres, qui sont consacrés aux sujets suivants :

1^o La réponse en persan de Güyük à Innocent IV, avec le cachet mongol de Güyük (début de novembre 1216); le premier déchiffrement du texte persan est dû à M. Massé;

2^o Le nestorien Siméon Rabban-ata, André de Longjumeau et Ascelin;

3^o Une lettre latine d'Abagha au pape, datée de 1268; publiée par M^{sr} Tisserant;

4^o Un document latin émanant des envoyés d'Abagha au concile de Lyon de 1274; découvert et communiqué par M. l'abbé Borghesio;

5° Une lettre mongole d'Arghun, datée de 1290;

6° Un sauf-conduit mongol émanant d'Arghun, daté de 1291;

7° Une lettre mongole de Ghazan, datée de 1302;

8° et 9° Deux lettres arabes du patriarche nestorien Mār Yahlalahā III, datées de 1302 et 1301, publiées et traduites par M^{sr} Tisserant; traduction du cachet ouïgour par moi-même;

10° Quelques précisions nouvelles sur les rapports de la papauté et des Mongols de Chine dans la première moitié du xiv^e siècle (1).

Ces chapitres seront loin d'épuiser les renseignements nouveaux que j'ai groupés et qui font mieux connaître la situation du christianisme en Asie Centrale et en Extrême-Orient au xiii^e et au xiv^e siècles. Mais la plupart des autres documents dont je dispose concernent les seuls nestoriens, et sont en langue chinoise (2). J'en réserve l'étude détaillée pour une autre publication, que l'abondance seule des matériaux risque de retarder encore assez longtemps.

P. PELLIOT.

(1) J'ai annoncé à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres la découverte des documents du Vatican dans les séances des 20 janvier, 17 février et 7 juillet 1922; j'ai parlé en outre de Rabban-ata dans la séance du 4 août 1922 (cf. les *Comptes rendus de l'Ac. des Inscri. et B.-L.*, 1922, pages 11, 52-53, 231-235, 268-269). Enfin j'ai lu à la séance des cinq Académies du 25 octobre 1922 un exposé assez bref, *Mongols et Papes aux XIII^e et XIV^e siècles*, qui a été publié depuis lors par l'Institut avec les autres mémoires lus à cette séance.

(2) On trouvera un aperçu très sommaire de ces documents dans un article *Chrétiens d'Asie Centrale et d'Extrême-Orient*, publié par le *Toung Pao* en 1911 (pages 623-611); bien d'autres sources me sont devenues accessibles depuis cette date.

CHAPITRE PREMIER

LA LETTRE DU GRAND KHAN GÜYÜK A INNOCENT IV (1216).

Le Franciscain Jean du Plan Carpin quitta Lyon le 16 avril 1215, quand s'apprêtait le concile qui s'ouvrit dans cette même ville le 28 juin (1). Il était muni d'une lettre en date du 5 ou plus probablement du 13 mars, adressée « au roi et au peuple des Tartares » (2). Innocent IV y reprochait aux Mongols leurs destructions et leurs massacres et les exhortait à résipiscence en des termes qui ne leur pouvaient pas agréer; toutefois le pontife s'efforçait visiblement à la modération et souhaitait une explication et un accord. Dans cette lettre, de caractère presque entièrement politique, il n'est pas demandé au grand khan de se convertir à la foi chrétienne. Mais, en même temps que cette lettre « *Cum non solum* » confiée à Jean du Plan Carpin, ou plutôt huit jours avant, si cette lettre est bien du 13 mars, Innocent IV en écrivait le 5 mars une autre, « *Dei patris immensa* », adressée elle aussi « au roi et au peuple des Tartares », et qui devait être portée par le Franciscain Laurent de

(1) Cf. d'Avezac, *Relation des Mongols ou Tartares par le frère Jean du Plan de Carpin*, dans *Recueil de voyages et de mémoires publié par la Société de Géographie*, t. IV [1839], p. 461 (le travail de d'Avezac, qui n'a pas encore été remplacé, occupe les pages 399-779 de ce t. IV; il sera cité par la suite sous la seule mention de d'Avezac, telle page). D'Avezac se trompe en plaçant au 20 juin la première session du concile de Lyon, de même que Rockhill (*The Journey of Friar William of Rubruck*, p. xxii) en la mettant au 26; les indications de Mas Latrie, *Trésor de chronologie*, col. 1301, et de Potthast, *Regesta*, II, p. 492, ne laissent pas de doute sur la date du 28.

(2) Wadding (*Ann. Min.*, an. 1215, n° 41, Sbaralea (*Bull. franc.*, I, 353), Eubel (*Epitome*, n° 361), Potthast (*Regesta*, II, n° 11572) datent la lettre 3 non. martii, c'est-à-dire du 5 mars; mais les registres du Vatican ont 3 idus martii, autrement dit le 13 mars, et c'est cette dernière date que donnent Theiner, *l'el. Monum. Hungaricæ*, I, p. 195, E. Berger, *Reg. d'Inn.* II, n° 1365 (de P. Golubovich, *Biblioteca bio-bibliogr. d. Terra Santa*, II [1913], 322, n. 2, écrit par lapsus n° 1364), et K. Rodenberg, *Ep. saec. XIII sel.*, n° 105 (dans *Mon. Germ. Hist.*, Berlin, 1887, in-4°, t. II, p. 71-75). La date du 9 mars donnée par Rockhill (*Rubruck*, p. xxii) ne repose sur rien.

Portugal; dans celle-ci, il n'est question que de religion, et il s'agit d'amener le destinataire à se faire baptiser.

Cette lettre remise à Laurent de Portugal pose un problème qui n'est pas encore résolu: il serait trop long et entraînerait trop loin d'en exposer et d'en peser ici tous les éléments. Le P. Golubovich (II, 319-321) a le premier tenté de trouver une solution en s'appuyant sur la grande majorité des documents accessibles. D'après lui, Laurent de Portugal, porteur d'une lettre adressée simplement « au roi et au peuple des Tartares », aurait été envoyé vers un prince tartare quelconque du Caucase ou de la Perse, tandis que la lettre remise à Jean du Plan Carpin, adressée « au grand roi et au peuple des Tartares », aurait été destinée au grand khan de Karakorum en personne. Je crains que cette argumentation ne soit pas bien solide (1). D'abord la différence dans l'intitulé des deux lettres ne me paraît pas autrement garantie: le *Bullarium* de Sbaralea préfixe *magno* à *regi* dans les deux cas, et l'*Epitome* d'Eubel, qui est d'accord avec Sbaralea pour la lettre remise à Plan Carpin, donne aussi le *magno*, entre crochets il est vrai, dans l'intitulé de la lettre remise à Laurent de Portugal; mais ni Wadding, ni Theiner, ni Potthast, ni Rodenberg (nos 102 et 105) n'ont « *magno* » dans aucun des deux intitulés; M. E. Berger n'en parle pas; les registres du Vatican ne l'ont pas (2). La différence existât-elle quelque part qu'elle ne me paraîtrait pas entraîner les conséquences qu'en tire le P. Golubovich (3).

(1) Le P. Golubovich, dont les travaux sont si précieux du point de vue de la documentation franciscaine, n'est pas aussi sûr en matière d'histoire et de géographie orientales; à la p. 318, Plan Carpin arrive de Pologne en Russie (en fait en Volhynie), et non « à Moscou », avant de passer par Kiev; à la p. 319, le chef mongol de la Perse du nord-ouest s'appelait Baiéu-noyan, et non « Baidu Kan »; à la p. 320, Ogödüi est mort en 1241, et non en 1246, etc.

(2) J'ajouterais que Theiner, I, 194, lisait dans les registres du Vatican, au début de la lettre remise à Laurent de Portugal, *Dei patris universa*, et non *Dei patris immensa* comme on l'a fait avant et après lui sans discuter sa lecture.

(3) A vrai dire, je ne vois pas bien d'où ce *magno* a pu sortir. Sbaralea le donne dans l'intitulé des deux lettres (*Bullar.*, I, 353-354), mais lui-même ne dit connaître les deux lettres que par les archives du Vatican (en fait les Registres) et par Wadding, qui n'ont pas *magno*. Si Eubel l'a conservé dans l'intitulé de la lettre *Cum non solum*, c'est sans doute qu'il a copié là purement et simplement Sbaralea. Mais s'étant aperçu pour la lettre *Dei patris immensa* que les sources n'avaient pas *magno*, il l'y aura néanmoins laissé entre crochets

Quand Innocent IV, qui ne sait encore rien de précis sur l'organisation des Mongols, envoie une lettre à leur « roi » et à leur « peuple », cette lettre, avec ou sans « *magna* », est destinée à qui on pourra la remettre, le plus haut possible, et au grand khan lui-même si les circonstances font arriver jusqu'à lui (1). Plus admissible serait cette autre idée du P. Golubovich que Laurent de Portugal a pu être envoyé vers les Mongols de l'Arménie et de la Perse, tandis que Plan Carpin se rendait vers ceux de la Volga. Mais ce n'en est pas moins une hypothèse gratuite, puisque nous ne savons rien de la route prise par Laurent de Portugal, si tant est qu'il se soit mis en route. Par ailleurs cette divergence dans la route éventuelle de deux missions envoyées, somme toute, aux mêmes gens, ne rend aucunement compte de la différence fondamentale entre les deux lettres pratiquement de même date qui leur sont confiées, et dont l'une est toute religieuse, l'autre presque exclusivement politique (2). Mon impression — sans plus — est assez éloignée de celle du P. Golubovich. Il me semble vraisemblable que Laurent de Portugal ait bien reçu mission, comme le veut la lettre du 5 mars 1245, de se rendre chez les Mongols. Mais quelques jours plus tard on aurait renoncé à faire appel à lui; Plan Carpin fut désigné, à qui on confia la lettre « *Cum non solum* » du 13 mars. Pourquoi cette rédaction nouvelle si différente? Il est aujourd'hui difficile de le dire. Peut-être Plan Carpin, plus que cinquantenaire et vraisemblablement de beaucoup l'ainé de Laurent de Portugal, estima-t-il peu opportun d'aller entretenir les Mongols de dogme et uniquement de dogme quand la vie même de tous les peuples chrétiens était en si grave péril. Je n'y insisterais pas, si la réponse de Güyük ne supposait, dans le message qu'il reçut d'Innocent IV, une invi-

par fidélité pour Sbaralea et par analogie avec le titre qu'il avait gardé par mégarde dans le numéro précédent.

(1) Quand Plan Carpin rencontre les premiers Mongols sur sa route et qu'ils l'interrogent, il leur dit être envoyé « tam ad regem quam ad principes et Tartaros omnes » (d'Avezac, p. 739); il ne distingue pas entre un « grand roi » et un ou des princes subalternes qui seraient « rois » tout court.

(2) Les deux lettres ont toutefois un passage commun sur la protection demandée pour les envoyés pontificaux et les raisons qui les ont fait choisir. Une partie de ce passage se retrouve, un peu modifiée, dans la lettre *Cum simus super* des 21 et 25 mars 1245 dont il va être question un peu plus loin.

tation à se faire baptiser que la lettre du 13 mars ne contient pas. D'autre part, quand Plan Carpin arrive au contact des premiers Mongols dans la Russie méridionale, il leur explique quelle est sa mission (d'Avezac, p. 739) : c'est le seul passage où Plan Carpin donne des indications sur le contenu de la lettre pontificale au roi et au peuple tartare ; et en première ligne, d'après Plan Carpin, « monebat eos tam per nos quam per litteras suas Dominus Papa, quod Christiani efficerentur et fidem reciperent Domini Nostri Jesu Christi, quia aliter salvari non possent ». Et seulement ensuite vient un résumé de ce que nous trouvons effectivement dans la lettre « *Cum non solum* » du 13 mars 1245. Ce premier paragraphe est-il un simple commentaire oral ajouté par Plan Carpin ? C'est possible, mais on ne voit pas qu'il en ait pu être de même lors des traductions assez minutieuses qui furent faites pour Güyük. Peut-être n'est-il pas exclu que Plan Carpin, en dehors de la lettre du 13 mars spécialement rédigée à son intention, ait emporté aussi, en cas de besoin, une expédition de la lettre du 5 mars établie d'abord pour Laurent de Portugal, et où le nom de Laurent de Portugal aurait été simplement remplacé par le sien (1).

Parti de Lyon le 16 avril 1245, Plan Carpin mit près de dix

(1) Plan Carpin devait emporter d'ailleurs d'autres lettres pontificales que celles destinées aux Mongols. Lui-même nous dit, au début de son ouvrage (d'Avezac, p. 691), qu'il était envoyé par le Souverain Pontife « ad Tartaros et ad nationes alias Orientis », et que c'est à raison du danger de la chrétienté qu'il a résolu de se rendre chez les Mongols « Tartares » en premier lieu : il devait avoir eu des lettres pour ces « autres nations de l'Orient ». Nous pouvons même, je crois, dire quelles étaient ces lettres. Quand sa route vers les Mongols fait passer Plan Carpin par la Volhynie, le duc Vasilko rassemble les évêques, et Plan Carpin leur lit « litteras Domini Papae in quibus monebat eos quod deberent redire ad Ecclesiae unitatem sanctae matris » : c'est donc que Plan Carpin avait apporté ces lettres avec lui. Il n'est pas impossible que Plan Carpin ait eu d'abord l'idée de passer par l'Orient méditerranéen, et qu'à ce premier projet et à son changement se rapportent certaines des données rapportées par Golubovich, II, 316 et 317. En ce cas, les lettres au nom des évêques russes n'auraient été écrites qu'après que Plan Carpin eut décidé de passer par la Bohême et les autres pays slaves. Mais ces lettres ne devaient être que des expéditions nouvelles de la lettre *Cum simus super* adressée le 21 mars 1245 au roi Coloman et le 25 mars aux chefs de toutes les églises chrétiennes dissidentes de l'Orient. Potthast, n° 11606, 11613; Golubovich, II, p. 316. Innocent IV spécifie que les porteurs de cette lettre sont des Franciscains, et demande aux destinataires d'aider ces envoyés à passer chez les Mongols : il doit bien s'agir là de la mission de Plan Carpin.

mois à traverser l'Europe et ne quitta Kiev que le 3 février 1216 (1). Vingt jours plus tard, il rencontre les premiers Mongols, et leur donne quelques informations sur sa mission en leur résumant les lettres du pape. Le chef « Corenza », commandant sur la rive gauche du Dniéper, veut se faire traduire le message pontifical, mais l'interprète amené de Kiev se révèle insuffisant, et « Corenza » fait poursuivre aux voyageurs jusqu'à la Volga, où commandait en chef Batu, petit-fils de Gengis-khan. Batu fournit des interprètes; et le 6 avril les lettres pontificales furent traduites « in litterâ ruthenicâ, saracenicâ, et in litterâ Tartarorum » (d'Avezac, p. 745), autrement dit en russe, en « sarrasin » (2), et en mongol; Batu qui, semble-t-il, savait lire, examina de près cette dernière version; et il décida d'envoyer Plan Carpin jusqu'au grand khan en pleine Mongolie (3). Plan Carpin arriva le 22 juillet 1216 au campement impérial de Sira-Ordo, situé à une demi-journée de Karakorum; il y resta jusqu'au 13 novembre, et fut ainsi témoin, entre autres, de l'intronisation de Güyük le 21 août.

Batu avait transmis au grand khan les traductions des lettres pontificales, ainsi que celle des déclarations orales de Plan Carpin (d'Avezac, p. 754). A deux reprises, on fit encore traduire les lettres et répéter les déclarations devant les ministres Qadaq, « Bala » et Cinqai (p. 763-764); le premier et le troisième étaient chrétiens, mais nestoriens; un certain « Temer », amené par le duc russe Yaroslav, servait d'interprète (4). Pour que Güyük répondit au pape, on demanda si quelqu'un dans l'entourage du pape comprenait le russe, le « sarrasin » ou le

(1) « Secundâ die post festum Purificationis Dominae nostrae »; la fête de la Purification est le 2 février; le départ est donc du 3. C'est par inadvertance que d'Avezac (p. 482), suivi par Rockhill (*Rubruck*, p. 8), a compris à la française « deux jours après » pour « secundâ die », et fixé le départ au 1 février.

(2) J'aurai à revenir tout à l'heure sur le sens à donner ici à ce mot.

(3) Plan Carpin s'en serait volontiers tenu, semble-t-il, à remettre entre les mains de Batu le message d'Innocent IV; lui et Benoit de Pologne ne continuèrent leur route que « eum multis lacrimis, nescientes utrum ad mortem vel ad vitam iremus »; cette émotion était d'ailleurs naturelle au moment où ils se séparaient de leurs compagnons.

(4) Deux clercs assistaient en outre, l'un de l'entourage de Yaroslav, l'autre de celui de l'empereur; Rockhill (*Rubruck*, p. 27) a fait par erreur de « Temer » lui-même l'un des clercs.

tartare (mongol) (1). Plan Carpin déclara qu'on n'y entendait aucune de ces langues, et qu'il y avait bien en Occident des « Sarrasins », mais qu'ils étaient loin du pape : il proposait que la réponse du grand khan au pape fût écrite en mongol et qu'on la lui expliquât ; il rapporterait au pape l'original et la traduction (p. 761). Le 11 novembre, les trois ministres interprétèrent mot pour mot à Plan Carpin la réponse de Güyük, puis se firent expliquer minutieusement, de peur de malentendu, la traduction que Plan Carpin en notait au fur et à mesure en latin. Finalement ils « récrivirent » la lettre en « sarrasin », dans l'idée qu'on trouverait en Occident, si on le voulait, quelqu'un qui la sût lire. Le 13 novembre, la réponse de Güyük, scellée du sceau impérial, était définitivement remise à Plan Carpin, qui le jour même prenait le chemin du retour. A la fin de 1217, l'envoyé d'Innocent IV, heureusement revenu de son dur voyage, remettait au pontife la réponse du grand khan.

Ainsi, la réponse de Güyük a existé en trois états : un original mongol, une version latine faite sur ce texte mongol, et une version « sarrasine » établie au dernier moment le 11 novembre. Plan Carpin rapporta-t-il ces trois textes ? Abel Rémusat l'a admis sans discussion, disant que les envoyés pontificaux rapportèrent la lettre de Güyük « en trois langues, en tartare, en latin, et en langue sarrasine, c'est-à-dire en arabe ou en persan » (2). J'ai parlé aussi des trois textes rapportés par Plan Carpin dans la brève communication où, le 20 janvier 1922, j'ai annoncé à l'Académie des Inscriptions la découverte faite au Vatican. Il me paraît aujourd'hui que le doute est au moins possible. Plan Carpin établit sa version latine le 11 novembre d'après un original mongol : mais, à la fin de la conférence de ce jour, les Mongols « récrivirent » (*rescripserunt*) la lettre en « sarrasin », cette langue pouvant à la rigueur trouver des interprètes en Occident ; et il n'est question le 13 novembre

(1) On notera, sans que je voie à en rien tirer de précis, que Plan Carpin considérait la lettre de Güyük comme destinée non seulement au pape, mais aux « autres princes » (p. 767).

(2) *Mémoires sur les relations politiques des princes chrétiens, et particulièrement des rois de France, avec les empereurs mongols*, 1^{er} Mémoire, *Mém. de l'Ac. des I. et B.-L.*, t. VI (1822), p. 128. La date de novembre 1217 indiquée par Abel Rémusat pour la réponse de Güyük est un lapsus pour novembre 1216.

que de la remise finale d'une seule lettre scellée du sceau impérial (1). Je crois donc que Plan Carpin ne rapporta, en dehors de sa traduction latine, qu'un état original de la lettre de Güyük, à savoir la rédaction « sarrasine » substituée le 11 novembre au texte mongol primitif.

La réponse de Güyük n'est pas insérée dans la recension courante de l'*Historia Mongalorum* de Plan Carpin et, pendant longtemps, rédaction « sarrasine » et version latine restèrent inconnues des érudits. Encore en 1822, Abel Rémusat (p. 428) était réduit à invoquer la manière dont Plan Carpin parle de Güyük et les échos des chroniques du temps pour conclure que, sans doute, « la réponse ne fut pas conforme aux vues d'Innocent » (2). Enfin, en 1838-1839, d'Avezac publia (pp. 591-595) la version latine de Plan Carpin retrouvée par lui dans le manuscrit de Colbert où elle fait suite à la courte relation de Benoît de Pologne. Il s'avère aujourd'hui que ce texte est incomplet. Un texte assez différent, et complet celui-là, a été publié en 1913 par M. G. Pullé dans son édition de l'*Historia Mongalorum* d'après le manuscrit latin 512 de Vienne (3). La même année, M. Holder-Egger publiait un autre texte complet de cette réponse, et préférable dans plusieurs cas à celui de M. Pullé, d'après un autre manuscrit de Vienne, latin 389 (4).

(1) La brève relation de Benoît de Pologne (d'Avezac, p. 779) dit que l'Empereur renvoya les ambassadeurs « cum litteris sigillo suo signatis ad Dominum Papam reportandis », ce qui ne prouverait rien, *litterae* pouvant signifier aussi bien une ou plusieurs lettres. Mais cette amphibologie n'existe pas chez Plan Carpin lui-même qui écrit (p. 767) « dederunt nobis licenciam et litteram Imperatoris sigillo signatam ».

(2) Le P. Golubovich (I, 192) se trompe en disant qu'Abel Rémusat a publié le texte latin de la réponse de Güyük.

(3) Cette édition a paru au t. IX des *Studi italiani di filologia indo-iranica* publiés par M. F. L. Pullé. La version latine de la lettre de Güyük est à la p. 125 (il y a au moins une faute manifeste « *tui gratiam suam* » pour « *eui gratiam suam* »). D'autre part, M. G. Pullé reproduit aussi, p. 125-126, le texte du manuscrit de Colbert, non sans quelques erreurs. Le P. Golubovich donne de son côté (I, 211) le texte du manuscrit de Colbert d'après d'Avezac, mais, puisqu'il corrigeait au début la mauvaise ponctuation de d'Avezac qui mettait un point après « *magno Papae* », il ne fallait pas conserver le « *per* » introduit ensuite arbitrairement par d'Avezac comme « exigé par le sens de la phrase » ; « *Moraviorum* » pour « *Moravorum* » paraît être une inadvertance de d'Avezac que M. Pullé ne reproduit pas.

(4) Cf. Holder-Egger, *Cronica* de Salimbene, éd. critique des *Mon. Germ. Hist.*,

Mais le meilleur état que nous ayons de la version latine établie le 11 novembre avec tant de soin par Plan Carpin est celui inséré dans sa chronique par Salimbene, et celui-ci l'avait copié sur le texte même de Plan Carpin, soit lorsqu'au début de novembre 1217, un peu au Nord de Lyon (1), il avait rencontré l'envoyé pontifical alors presque au terme de sa lointaine ambassade, soit lorsqu'il avait passé quelques jours en sa compagnie à Sens en mars 1218. Cette version latine de la réponse de Güyük, mise en lumière dès 1906 par le P. Golubovich, aide trop à comprendre l'original « sarrasin » retrouvé au Vatican pour que je ne la reproduise pas ici (2) :

Epistola domini Tattarorum ad papam Innocentium IV.

Dei fortitudo, omnium hominum imperator (3), magno pape litteras certissimas atque veras. Habito consilio pro pace habenda nobiscum, tu papa et omnes Christiani, nuntium tuum nobis transmisisti, sicut ab ipso audivimus, et in tuis litteris habebatur. Igitur si pacem nobiscum habere desideratis, tu papa et omnes reges et potentes, pro pace diffinienda ad me venire nullo modo postponatis, et tunc nostram audietis responsionem pariter atque voluntatem. Tuarum continebat series litterarum quod debemus baptizari et effici Christiani. Ad hoc tibi breviter respondemus, quod hoc non intelligimus, qualiter hoc facere debeamus. Ad aliud, quod etiam in tuis litteris habebatur, scilicet quod miraris de tanta occisione

in-P, t. XXXII [1913, p. 207. M. Pallo, qui a étudié deux mss. de Plan Carpin conservés à Vienne, ne paraît pas avoir étudié celui-ci, encore que son analogie avec le *Colbertinus* et le mss. latin 512 fasse supposer qu'il contienne lui aussi la relation de Benoît de Pologne.

(1) Sans doute à Villefranche, comme le suppose M. Holder-Egger (p. 206).
 (2) Je suis le texte de Salimbene publié en 1913 par M. Holder-Egger (p. 207), très supérieur à celui de l'édition de 1857 dont avait dû se contenter le P. Golubovich (l. 192-193). Un manuscrit de Turin, qui contient un abrégé, parfois aberrant, de l'*Historia Mongolorum*, a été publié par le P. Golubovich (l. 202-212). On y trouve une réponse du grand khan à l'empereur, très abrégée, et qui s'apparente en réalité, comme le P. Golubovich eût pu le dire plus formellement, non pas à la réponse de Güyük rapportée par Plan Carpin, mais à celle qui fut remise au nom du grand khan par Baiçu-noyan à la mission d'Ascelin.

(3) On remarquera qu'il n'y a ici aucun nom de grand khan. Le manuscrit de Colbert a absurdement « Chingiscan » : le mss. de Vienne latin 512 donne « Kiuukan ». Mais ce doivent être des interpolations, car on verra que le texte « sarrasin », d'accord avec la version latine copiée par Salimbene et avec le mss. de Vienne latin 389, ne contient au début aucun nom propre. Il semblerait donc qu'il y eût eu une innovation dans les habitudes mongoles après 1216, car les « ordres » postérieurs nomment toujours, au début du texte, la personne de qui ils émanent.

hominum et maxime Christianorum et potissime Pollonorum, Moravorum et Ungarorum, tibi taliter respondemus, quod etiam hoc non intelligimus. Veruntamen ne hoc sub silentio omnimodo transire videamur, taliter tibi dicimus respondendum : Quia littere Dei et precepto Cyngis-Chan et Chan (1) non obedierunt et magnum consilium habentes nuntios occiderunt, propterea Deus eos delere precepit et in manibus nostris tradidit. Alioquin, quod si Deus non fecisset, homo homini quid facere potuisset? Sed vos homines occidentis solos vos Christianos esse creditis, et alios despicitis. Sed quomodo scire potestis cui Deus suam gratiam conferre dignetur? Nos autem Deum adorando in fortitudine Dei ab oriente usque in occidentem delevimus omnem terram; et si hec Dei fortitudo non esset, homines quid facere potuissent? Vos autem si pacem suscipitis et vestras nobis vultis tradere fortitudines, tu papa eum potentibus Christianis ad me venire pro pace facienda nullo modo differatis; et tunc sciemus, quod vultis pacem habere nobiscum. Si vero Dei et nostris litteris non credideritis et consilium non audieritis, ut ad nos veniatis, tunc pro certo sciemus, quod guerram habere vultis nobiscum. Post hec quid futurum sit, nos nescimus, solus Deus novit (2). Cyngis-Chan primus Imperator. Secundus Ochoday-Chan. Tertius Cuiuch-Chan. — Non plus continebatur in litteris Domini Tattarorum missis ad Papam.

La version latine de la lettre de Güyük était ainsi revenue à la lumière, plus ou moins mutilée, en 1838-1839, puis de façon plus complète dans les éditions de la *Chronique* de Salimbene. Mais on était toujours dans l'ignorance de l'original « sarrasin ». Abel-Rémusat avait varié dans l'interprétation de ce terme. A propos de la traduction des lettres d'Innocent IV en « ruthène, sarrasin et tartare », il avait, sans autre remarque, substitué « arabe » à « sarrasin » (p. 127), mais, à la page suivante, il expliquait le terme de « sarrasin », employé pour le texte de la réponse de Güyük établi le 11 novembre 1246, par « c'est-à-dire en arabe ou en persan ». Dans le premier cas, pour ce qui se passa chez Batu, d'Avezac (p. 185) exprima en note l'opinion que « sarrasin » signifiait généralement « arabe ».

(1) Ce second « Chan », comme je le montrerai plus loin, représente *qa'an* et suffit à lui seul à désigner Ogödäi.

(2) La lettre de Güyük s'arrête en réalité ici. Les noms suivants des trois premiers grands khans, mal lus dans l'édition de 1857 que le P. Golabovich pouvait encore seul reconnaître en 1906, sont une information indépendante que Salimbene avait recueillie auprès de Plan Carpin. La date finale n'est traduite dans aucune des recensions de la version latine de la lettre: Plan Carpin l'avait peut-être laissée de côté; mais peut-être aussi le texte mongol n'en portait-il pas encore.



mais que dans le cas présent il s'agissait probablement de la langue turque; par contre, pour la lettre du 11 novembre, il dit sans hésitation (p. 593) qu' « on leur remit en outre une version arabe ». Ni Rockhill (1), ni M. Pullé, ni M. Malein n'ont dit ce qu'ils entendaient ici par « sarrasin ». Le P. Golubovich (1, 213) y a vu un équivalent d' « arabe ». La découverte récente montre que, bien au contraire, « sarrasin » n'a ici le sens ni d'arabe, ni de ture, mais seulement de persan (2). Voici comment cette découverte s'est produite.

Le P. Cyrille Karalevskij, en faisant des recherches au Vatican pour la Mission historique ruthène fondée par M^{sr} André Szeptyckij, trouva en 1920, dans le fonds des archives vaticanes appelé « Archivio di Castello » pour provenir des anciennes archives du Château Saint-Ange, un certain nombre de documents en écritures orientales, qu'il communiqua à M^{sr} E. Tisserant, bibliothécaire à la Vaticane. M^{sr} Tisserant reconnut dans le lot l'original d'une lettre du patriarche nestorien Mâr Yahbalahâ III (il en devait par la suite découvrir une seconde), puis trois documents en écriture mongole et un en persan. Une photographie de ce document persan fut envoyée à M. Massé, qui procéda à un déchiffrement et à une traduction provisoires; mais, pressé par d'autres travaux, et voyant en tête de la pièce des lignes qui lui parurent être du ture, sans compter un double cachet en écriture ouigoure ou mongole, M. Massé envoya la photographie à M. Deny, qui à son tour me l'apporta; un coup d'œil sur le déchiffrement provisoire de M. Massé suffit à me montrer que nous avions là l'original « sarrasin » de la réponse de Güyük à Innocent IV, et que cet original était en persan. M^{sr} A. Mercati, aussitôt pressenti, donnait bien volontiers l'autorisation nécessaire à la publication du document. Pour mener à bien cette publication, j'ai pris, au point de vue persan, des avis de MM. Cl. Huart et Mirzâ Muḥam-

(1) Toutefois Rockhill (*Rubrick*, p. 48) se trompe absolument en identifiant étymologiquement le nom de *sart*, *sarta'ul*, *sartağcin*, et celui des Sarrasins.

(2) Ce n'est pas à dire que le mot que Plan Carpin rend par « sarrasin » (sans doute *sarta'ul*) n'ait eu que le sens de « persan » aux yeux des Mongols; mais c'était l'équivalent de « musulman », et tout texte écrit en caractères arabes, quelle qu'en fût la langue véritable, était pour eux « sarrasin », tout comme il aurait été *houei-houei* pour des Chinois.

mad, à qui j'adresse tous mes remerciements; mais je tiens surtout à dire tout ce que je dois au déchiffrement préliminaire de M. Massé. Je n'en reste pas moins seul responsable des opinions auxquelles je me suis arrêté, — et des erreurs auxquelles je n'ai pas échappé, — aussi bien en mettant au point la traduction de la lettre persane proprement dite qu'en déchiffrant le préambule turc et le cachet mongol.

Voici la note que le P. Karalevskyj m'adressait le 12 janvier 1922 quant à l'apparence extérieure du document :

« Cette lettre est écrite à l'encre noire sur papier de coton (1) sans filigrane, d'une couleur jaunâtre qui semble être naturelle... Les dimensions totales du document sont de 1^m12 × 0^m20. Il est formé de deux morceaux collés, longs le premier de 0^m67, le second de 0^m155, non compris la partie collée qui est de 0^m01. A droite se trouve une marge de 0^m03; à gauche il n'y en a aucune; il n'y a pas d'encadrement. Les deux sceaux en mongol sont imprimés à l'encre rouge; ils ont, le premier 0^m15 × 0^m115, et le second 0^m115 × 0^m115 (2). Chacun comprend six lignes et est entouré d'un fillet simple. Au bas du verso est écrit à l'encre, d'une main du xvi^e siècle, « n° 80. Arabica ». Ceux des anciens index ou registres d'entrée aux archives du Château Saint-Ange que j'ai examinés ne mentionnent pas cette pièce. Les index ne sont d'ailleurs pas méthodiques et ont été rédigés par divers, entre autres par Confalonieri, custode des archives au xvii^e siècle, en vue de travaux particuliers. Leur dépouillement complet aurait demandé un temps considérable. »

Les deux planches jointes au présent travail dispensent d'une description plus détaillée; en particulier le cachet rouge de Güyük a été très heureusement isolé par M. Pompeo Sansaïni, photographe à Rome, des lettres noires sur lesquelles il était apposé.

(1) On sait que cette vieille tradition des « papiers de coton » risque fort d'être controuvée. J'ai eu dans l'été de 1922 l'occasion de voir le document original; il m'a paru être écrit sur un papier analogue à ceux employés un peu plus tard par les Mongols de Perse et que les recherches poursuivies à Vienne ont montré n'être aucunement à base de coton.

(2) C'est le même sceau, et il est carré; la différence dans les mesures provient d'un retrait inégal du papier.

TEXTE PERSAN DE LA RÉPONSE DE GÜYÜK A INNOCENT IV.

1. منگو تنگری کوچندا
2. کور الغ اولرس ننگ تالوی نوک
3. خان یرلغنز
4. این مثالیت بنزدیک پاپا کلان فرستاده شد
5. بداند و معلوم کند ما نبشت (؟) در زفان (؟)
6. ولایتها کرل کنگاش کردست اونک ایللی بندگی
7. فرستاده از ایلیچپیان شما شنوده آمد
8. و اگر (ب)سخن خویش برسید نوکی پاپا کلان با کرلان جمله بنفس
خویش
9. بخدمت ما بیاید هر فرمان یاساء کی باشد آن وقت بشنوانیم
10. دیگر گننه اید کی مرا در شیلیم درای نیکو باشد خویشتن را
11. دانا کردی اونک فرستادی این اونک ترا معلوم نکردیم
12. دیگر سخن فرستادیت « ولایتها ماجر و کوستان را جمله
13. گرفتیت مرا عجب می آید ایشان را گناه چیست مارا بگرید » این
14. سخن ترا هم معلوم کردیم فرمان خدای را
15. چنگز خان وقان هر دو شنوایدن را فرستاده فرمان
16. خدای را اعتماد نکرده اند هم چنان کی سخن تو ایشان
17. نیز دل (؟) کلان داشته اند گردن کشی کرده اند و رسولان
18. ایلیچپیان مارا کوشتنند آن ولایتها را مردمان را خدای
19. قدیم کوشت و نیست گردانید جز از فرمان خدای کسی از
20. قوت خویشتن چگونه کوشد چگونه گیرد مگر تو همچنان
21. می گوئی کی من ترسایم خدای را می پرستم زاری می کنم
22. می باسم تو چی دانی که خدای کی را می آموزد در
23. حق کی مرحمت می فرماید تو چگونه دانی که همچنان سخن
24. می گوئی بقرت خدای [از] افتاب بر آمدن و تا فرو رفتن جمله
25. ولایتها را مارا مسلم کرد[ه] است می داریم جز از فرمان
26. خدای کسی چگونه تواند کرد اکنون شما بدل راستی بگویت کی
27. ایل شوم کوچ دهیم تو بنشس خویش بر سر کرلان

28. همه جمله يك جاى بخدمت و بندگى ما بيايد ايلي شمارا آن وقت معلوم
29. كنيم واگر فرمان خداى نگرديد وفرمان مارا ديگر كند شمارا ما ياغى
30. دانيم هم چنان شما را معلوم مى كردانيم واگر ديگر كند انرا ما چى دانيم
31. خداى داند فى اواخر جمادى الاخر سنه اربعة اربعين وستائة

 TRADUCTION

Dans la force du Ciel éternel, [nous] le Khan océanique du grand peuple tout entier; notre ordre (1).

Ceci est un ordre (2) envoyé au grand pape (3) pour qu'il le connaisse et le comprenne (4).

Après (5) en avoir tenu conseil (6) dans les... des territoires du

(1) Je reviendrai plus loin en détail sur ce début, qui est en turc.

(2) Le mot *mibāl* مثال a le sens précis d'ordre du souverain, de firman, dans les textes persans de l'époque mongole; cf. par ex., en dehors de Vullers, Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 39¹⁶.

(3) *Pāpāi-kulān*. Le texte n'ayant pas de points diacritiques, je n'ose affirmer que les scribes aient voulu écrire vraiment *pāpā*, et non *bābā* à la mongole (le mongol du Moyen Age n'avait pas de *p*, encore que les Mongols le prononçassent peut-être dans les mots d'origine étrangère).

(4) Dans toute la lettre, *معلوم کردن* est employé au sens de « connaître », « comprendre », et non de « faire connaître » (pour lequel on a le causatif *معلوم کردانیدن* à la l. 30); l'expression a en outre plus ou moins la valeur d'« accepter », « prendre acte de » (dérivant du sens de connaître).

(5) Je traduis tant bien que mal cette phrase fort difficile en me fondant sur les parties du déchiffrement qui sont assurées et sur la correspondance avec le texte latin. J'ai inséré dans le déchiffrement les lectures qui m'ont été proposées, sous réserves, par l'érudite éditeur de Juwainī, M. Mirzā Muḥammad Qazwīnī. Le mot *نوبشت* *nūbīšt* pourrait être une forme archaïque de *نوشت* *nūwīšt* ou *nūwīst*, « écrit », « lettre ». Quant à *زبان* *zīfān* pour *زبان* *zībān*, « langue », cette forme se rencontre dans Juwainī. Il faut alors sous-entendre *كى* *ki* après *nūbīšt*, et il y a de toutes façons une rupture de construction entre le *mā*, « nous », qui commence la phrase à la première personne, et son achèvement à la troisième personne en construction passive. Ce qui m'a empêché d'adopter ici dans ma traduction les conjectures de M. Mirzā Muḥammad, c'est qu'elles amènent à parler de la « lettre [rédigée] dans la langue des gouvernements du *kārāl* ». Or il n'y a pas trace de cela dans la version latine, en somme assez fidèle, mais seulement d'un conseil tenu préalablement à l'envoi de la lettre.

(6) *Kāngūš* est bien la forme ouïgoure de ce mot emprunté au turc par le

kārāl (1), vous nous avez envoyé une requête (2) de soumission (3), que nous avons entendue de vos ambassadeurs (4).

persan du Moyen Age (cf. le dictionnaire de Radlov); on trouve aussi en persan *kāngāē* (cf. Vullers, II, 1900), par exemple dans Blochet, *Hist. des Mongols*, II, 15¹¹; 51². Le sens de *kāngāē* est « conseil », « délibération »; cf. le « habito consilio » de la version latine.

(1) كَرَل *kārāl* est évidemment le mot que Slaves, Hongrois, etc., ont tiré du nom de Charlemagne pour en faire en leurs langues le nom du « roi ». Certains historiens persans emploient le mot sous la forme métathétique كَلَر *kalār*, et l'appliquent aux rois de Hongrie ou de Pologne; on voit que la lettre de Güyük a encore la forme correcte; contrairement à ce qu'a dit Bretschneider (*Med. Researches*, I, 331), la transcription chinoise *k'ie-lien* suppose d'ailleurs aussi, d'après les habitudes de transcription du temps, un original *karāl* ('*kalāl* serait possible théoriquement, mais peu vraisemblable en fait), et non *kalār*. Dans la suite de la lettre, on trouve deux fois *karāl* au pluriel. Ici le mot est au singulier; il doit donc s'agir d'un roi en particulier. A la fin du XIII^e siècle, le « roi de France » est connu dans le monde oriental sous le titre de « redifrans », qui a alors passé même dans la langue de la chancellerie mongole en Perse; mais il n'en allait pas de même cinquante ans plus tôt. Encore que j'ignore de quelle « délibération » il s'agit, peut-être est-ce lui, si j'ai bien compris le passage, qui est visé ici. La *Chronique* de Salimbene (p. 207) contient sur les conversations de Güyük et de Plan Carpin un passage dont l'*Historia Mongalorum* n'offre pas l'équivalent : « ... Et quod inquisivit [Güyük], quot essent qui dominabantur in partibus occidentis; et respondit quod duo, papa videlicet et imperator, et ab istis duobus omnes alii habebant dominia. Iterum quesivit, quis istorum duorum esset maior. Cumque frater Johannes dixisset, quod papa, protulit litteras pape et dedit ei ». D'après ce passage, on serait tenté de penser que *kārāl* pourrait viser ici l'empereur, n'était qu'Innocent IV n'avait évidemment pas consulté Frédéric II qu'il se préparait à faire déposer. Peut-être est-ce d'ailleurs la déposition de Frédéric II qui a fait disparaître cette conversation lors de la rédaction finale de l'*Historia Mongalorum*. La note de Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 72, sur *kālār*, etc., est en partie erronée.

(2) Le mot اَوْتُك *ötüg*, « prière », « requête », ne s'est pas, je crois, rencontré jusqu'ici en persan, et le dictionnaire de Radlov ne connaît encore en turc que la forme *ötünç*; mais *ötüg* est aujourd'hui bien attesté dans les textes ouïgours (cf. Müller, *Uigurica II*, p. 16²²; Le Coq, *Türk. Manichaica aus Chotscho*, I, p. 11²; Pelliot, dans *Toung Pao*, 1914, p. 265); et, tant pour la forme que pour le sens, le mongol *öçik* lui correspond rigoureusement.

(3) L'idée de « soumission » est exprimée par deux abstraits persans en -i, mais formés le premier du mot turc *il* (qui a passé aussi en mongol; cf. aussi Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 73), le second d'un mot iranien. Contrairement aux habitudes persanes, ils ne sont pas réunis par une copule. De même, aux lignes 17-18, le mot « envoyé », « ambassadeur », est exprimé par deux mots, l'un turc, l'autre persan (en réalité arabe), placés l'un après l'autre sans copule. Il semble qu'il y ait là un phénomène un peu analogue à celui qui a fait juxtaposer dans l'Indochine et l'Insulinde un mot sanscrit et son équivalent en une langue indigène (cf. Huber, dans *B. E. F. E.-O.*, V, 173).

(4) Le mot pour « ambassadeurs » est ici le mot turc *ilçi* (*elçi*). Le pluriel

Et si vous agissez selon vos propres paroles (1), toi qui es le grand pape, avec les rois (2), venez ensemble en personne pour nous rendre hommage, et nous vous ferons entendre à ce moment-là les ordres [résultat] du *yāsā* (3).

Autre [chose]. Vous avez dit que si je recevais le baptême (4), ce serait bien; tu m'en as informé moi-même et tu m'as envoyé une requête. Cette tienne requête, nous ne l'avons pas comprise.

employé dans la réponse de Güyük me paraît s'adresser à la fois au pape et aux « rois » avec lesquels le pape s'était abouché avant de faire partir ses messagers. Quand Güyük vise le pape seul, il lui dit « tu ».

(1) J'ai traduit littéralement. Le sens indiqué par Vullers pour l'expression ne semble pas aller bien ici.

(2) Ici comme à la ligne 27, le pluriel de *kārāl* est écrit *kārallān* au lieu de *kārālān*, et il en est de même pour le pluriel *rasūllān* au lieu de *rasūlān* à la ligne 17.

(3) Il est intéressant de trouver ainsi attestée sans conteste dès 1246 la forme *yāsā* des historiens persans, au lieu qu'en turc et en mongol on a généralement la forme régulière *yasay*. Le « *yāsā* » est la loi arrêtée sous Gengis-khan.

(4) Mot à mot « entrer dans le *šilām* ». Ce mot n'est pas persan, et il était inconnu jusqu'ici en turc comme en mongol. Il est certain que l'expression répond au « baptizari et effici christiani » de la version latine. D'autre part, dans une lettre mongole d'Arghun datée de 1290 et qui sera publiée au cours du présent travail, Arghun parle des « peuples chrétiens » (*kiristan irgān*) et de sa grand'mère qui était *šilāmtūi*; cet adjectif est normalement dérivé de *šilām*, et le sens en est sûrement « baptisé » ou « chrétien »; enfin Arghun mentionne l'avis qui lui a été donné à lui-même « d'entrer dans le *šilām* » (*šilāmtūr oratuṣai*), et cette même construction reparait encore deux fois dans sa lettre (*šilām-tūr orabaṣu*, *šilām-tūr oraṣat*); c'est l'équivalent exact, en mongol, de la tournure que nous avons ici en persan. Mais qu'est-ce que le mot *šilām*, suffisamment technique pour qu'un scribe persan l'ait employé ici tel quel? Notons d'abord qu'en écriture persane comme en écriture mongole, on pourrait aussi lire *silām*; le mongol moderne prononce toujours *š-* devant *i*. mais un certain nombre de ces *ši-* actuels sont d'anciens *si-*, en particulier lorsqu'il s'agit de mots étrangers arrivés au mongol par le turc. J'avais pensé à un emprunt qui relierait *silām* ou *šilām* à la racine sémitique exprimant l'idée de salut; arrivant normalement par le syriaque, l'initiale y serait *š-*, mais *šlam* a en syriaque le sens de « paix », et non de « baptême ». Si je me suis décidé pour « baptême », c'est qu'il y a dans le mongol écrit classique un verbe *šilāmdā-*, « humecter », « tremper dans l'eau », qui a des dérivés causatifs et passifs réguliers, et qui serait lui-même normalement un verbe dénomminatif issu de *šilām*. Ce *šilām*, aujourd'hui inconnu en mongol tout comme l'adjectif *šilāmtūi*, était-il primitivement un mot étranger? C'est possible sans plus; on peut invoquer en faveur de cette origine étrangère qu'il n'y a pas un seul autre mot mongol dans toute la lettre; mais les verbes dérivés issus de ce mot n'ont dans le mongol écrit classique aucun sens religieux. J'ajoute enfin que le rattachement de *šilāmdā-* à *šilām*, qui me paraît avoir de grandes chances d'être fondé, suppose une priorité de la forme *šilāmdā-* recueillie par Kovalevskii par rapport à la forme *šilāmādū-* indiquée par certains dictionnaires indigènes et par Golstunskii.

Autre [chose]. Vous m'avez envoyé (1) ces paroles : « Vous avez pris « tous les territoires des Mājar et des *kiristān* (2); je m'en étonne. Dites-
« nous quelle était la faute de ceux-là? (3) » Ces tiennes paroles, nous
ne les avons pas comprises non plus. L'ordre de Dieu, Čingiz-khān et le
Qa'an (4) l'ont envoyé tous deux pour le faire entendre. Mais à l'ordre de

(1) Ici et plus loin, je lis *-īd*, forme archaïque de la 2^e personne du pluriel pour *-īd*.

(2) La traduction latine parle ici de la mise à mort de tant d'hommes, « et maxime christianorum, et potissime Pollonorum, Moravorum et Hungarorum ». La forme Mājar est régulière pour le nom des Magyars ou Hongrois. *Kiristān* ne peut représenter que le nom des « chrétiens » en général; j'ai signalé dans une note précédente la présence du même mot, sous la même forme, dans une lettre mongole d'Arghun de 1290. On voit que la traduction latine introduit des noms de peuples que la lettre persane de Güyük ne contenait pas, et qu'il n'y a guère de vraisemblance qu'ils se soient trouvés dans sa lettre mongole. On remarquera toutefois que la version latine de la réponse de Güyük est ici étrangement voisine du contenu de la lettre d'Innocent IV « *Cum non solum* » tel qu'il est exposé par Plan Carpin aux premiers Mongols qu'il rencontre en Russie méridionale : « ... mandabat praeterea [Dominus Papa] quod mirabatur de tantā occisione hominum et maxime Christianorum, et potissime Hungarorum, Moravorum, Pollonorum ... ». L'énumération n'est pas dans la lettre même d'Innocent IV, et, où que Plan Carpin l'ait prise, il a dû se souvenir de sa traduction latine de la réponse de Güyük en résumant rétrospectivement dans son récit de voyage sa conversation avec les Mongols de la Russie méridionale.

(3) La lettre d'Innocent IV (d'Avezac, p. 479) disait en effet : *mirari non immerito cogimur vehementer* ... à propos des dévastations des pays chrétiens et non chrétiens, et demandait *quid vos ad gentium exterminium moverit aliarum*; mais elle ne nommait, nous l'avons vu, aucun peuple en particulier.

(4) Le mss. de Colbert a seulement « Chingiscan » (d'Avezac, p. 595; G. Pullé, p. 126); mais le mss. lat. 512 de Vienne porte « cingis kan et kan » (G. Pullé, p. 125), et on a « Cyngis-Chan et Chan » dans la chronique de Salimbene (cf. *supra*, p. 12). Même avec ce nom double, rien dans la version latine n'implique qu'il s'agisse de deux personnages, et on serait assez tenté à première vue de comprendre que Güyük ne nomme que Gengis-khan, qui est à la fois *khan* et *qayan* (*qa'an*). Je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à cette explication. Le *دو* « tous deux » du texte persan implique bien qu'il s'agisse de deux personnages. Or c'est une tradition ancienne, qui se retrouve dans les textes chinois de l'époque mongole — encore que l'histoire mongole moderne ne la connaisse plus — que Gengis-khan n'a pas porté le titre suprême de *qayan*; ce titre n'aurait été pris que par son successeur Ogödäi. En fait, nous connaissons nombre de cas où *qayan* (*qa'an*, *qa'an*), sans autre spécification, est une désignation suffisante d'Ogödäi (cf. par exemple Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1908, p. 376; Chavannes a bien vu qu'il s'agissait d'Ogödäi, mais n'a pas reconnu le titre de *qayan*, donné cependant par les versions mongoles; je pourrais ajouter bien des exemples aux trois que Chavannes a cités). Güyük mentionne donc ici les ordres envoyés en Occident par ses deux prédécesseurs.

Dieu [ces gens] n'ont pas cru (1). Ceux-là dont tu parles ont même tenu un grand conseil (?) (2), ils se sont montrés arrogants et ont tué nos envoyés-ambassadeurs (3). Dans ces territoires, les hommes [c'est le] Dieu éternel qui les a tués et anéantis (4). Sauf par l'ordre de Dieu, quelqu'un, par sa seule force, comment tuerait-il, comment prendrait-il (5)?

Et si tu dis : « Je suis chrétien (6); j'adore Dieu; je méprise et... [les autres] » (7), comment sais-tu qui Dieu absout et en faveur de qui il octroie

f (1) On pourrait également comprendre « vous n'avez pas cru » en ponctuant **ايد** au lieu de **ازد**.

(2) Je ne suis sûr ni de la lecture ni du mot à mot. Ma traduction s'inspire du « magnum consilium habentes » de la version latine; *kalān*, « grand », répond bien à *magnum*, mais j'ai des doutes sur ce qui précède *kalān*.

(3) Sur la double forme *rasūllān-il'īyān*, cf. *supra*, p. 18, n. 2. Ainsi que d'Avezac l'a supposé (p. 595), Güyük doit faire ici allusion à la mise à mort des envoyés mongols par les princes slaves en 1223, peu avant la bataille de la Kalka. C'est sans doute sous l'influence de cette réponse que Plan Carpin note (d'Avezac, p. 767) que « consuetudo enim est Tartarorum nunquam facere pacem cum hominibus illis qui nuncios eorum occiderunt, quin de ipsis sumant vindiciam ».

(4) Nous avons déjà eu et aurons encore plusieurs fois, dans cette lettre de Güyük, le mot **خدای** qu'il convient de rendre par Dieu. Mais c'est là, dans le texte persan, une traduction un peu infidèle à l'original mongol qui avait certainement *tāngri*, le Ciel (divinisé); et « le Dieu éternel », **خدای قدیم**, que donne

la présente phrase, habillé d'un vêtement arabo-persan le *mongka tāngri*, « le Ciel éternel », que portait sûrement l'original mongol; c'est aussi là le *māngü tāngri* par lequel débute en ture la présente lettre de Güyük. Les notions exprimées par *tāngri*, *judāi* et même *māngü* (*mongka*) étaient d'ailleurs assez voisines pour que Tāngriberti, Klūdāiberti et Māngüberti soient pratiquement autant d'équivalents tures de Dieudonné.

(5) Le texte latin est moins précis « ... homo homini quid facere potnisset ». J'ai admis que les deux verbes se rapportaient aux deux actions dont le pape avait marqué sa surprise, le « meurtre » des populations et la « prise » des territoires. Le mot pour « tuer » est généralement écrit en persan **کشتن** *kuštan*, mais notre lettre a toujours **کوشتن** *kūštan*, comme dans le cas présent. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il y ait lieu d'attacher grande importance à cette *scriptio plena*, pas plus par exemple qu'à la double leçon **سخن** *suxun* des lignes 8 et 14, mais **سخون** *suxūn* de la ligne 16.

(6) « Chrétien » est exprimé ici par le vrai mot iranien *tarsā*, « trembleur » on sait que ce mot existait déjà avec ce sens en pehlvi, sauf qu'il a pu désigner au début les « moines »; comme tel, il se trouve déjà en transcription chinoise dans l'inscription syro-chinoise de 781.

(7) Je ne suis pas sûr du sens; le mot **زاری** *zārī* a le double sens de « lamentation » et de « mépris »; je me suis inspiré du « alios despicitis » de la version latine; le second verbe m'échappe. Vu l'entourage nestorien de Güyük, je me demande s'il n'y a pas ici une allusion aux Nestoriens méprisés par les chrétiens d'Occident; la version latine, établie en présence des chrétiens Činqai

la miséricorde, comment le sais-tu pour que tu prononces de telles paroles (1)?

Dans la force de Dieu (2), depuis le soleil levant jusqu'à son occident, tous les territoires nous ont été octroyés. Sauf par l'ordre de Dieu, comment quelqu'un pourrait-il rien faire? A présent, vous devez dire d'un cœur sincère : « Nous serons [vos] sujets (3); nous [vous] donnerons notre force (4) ». Toi en personne, à la tête des rois, tous ensemble, sans exception (5), venez (6) nous offrir service et hommage. A ce moment-là nous connaissons votre soumission (7). Et si vous n'observez pas (?) l'ordre de Dieu et contrevenez (8) à nos ordres, nous vous saurons [nos] ennemis (9).

Voilà ce que nous vous faisons savoir. Si vous [y] contrevenez, en quoi en connaîtrions-nous? Dieu en connaîtra.

Dans les derniers jours de *ĵumāda* le second de l'année 644 (3-11 novembre 1246) (10).

et Qadaq, prête à cette interprétation quand elle dit : « Sed vos, homines occidentis, solos vos christianos esse creditis, et alios despicitis. »

(1) Le texte persan doit subir ici l'influence de la terminologie musulmane, et ne donne sans doute pas une impression absolument fidèle de l'original mongol.

(2) L'original mongol avait sûrement *tängri küčün-dür*, c'est-à-dire la même formule à laquelle correspond en turc [*mängü*] *tängri küčündä* au début de la lettre.

(3) *ایل* *il*. Sur ce mot turc, passé en mongol et en persan, cf. Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 14-15, et *infra*, mes notes relatives au cachet de Güyük.

(4) Le mot que je traduis par « force » est ici *küč*, au lieu qu'aux lignes 20 et 21, il répondait à l'arabo-persan *قوت*. Il est certain que le mongol avait *küčün* dans tous les cas, et la traduction latine a bien partout la même équivalence « fortitudo ». Mais le correspondant turc du mongol *küčün* est *küč*, et on emploie en turc une expression *küč ber-*, tout comme en mongol *küčün og-*, « donner [sa] force », au sens de « servir [quelqu'un] ». Sous les Mongols, ou peut-être avant eux, l'expression a été copiée, en gardant le mot turc *küč*, dans le persan *کوج دادن*; l'exemple que fournit la lettre de Güyük est plus

ancien que ceux réunis déjà par Quatremère, *Hist. des Mongols*, p. 348-349.

(5) J'emploie « sans exception » comme un équivalent de *یکجای*, afin de ne pas répéter « tous ensemble ».

(6) Au lieu de *بیاید*, il faudrait *بیاید*.

(7) C'est-à-dire que Güyük comprendra alors la sincérité de cette soumission.

(8) Aux lignes 29 et 30, *کنند* est pour *کنید*.

(9) *یاغی* *yāγi*. C'est le mot turc. Quatremère lui a consacré une note (*Hist. des Mongols*, p. 128-129), où il n'y a à changer que l'hypothèse selon laquelle *yāγi* pourrait être mongol.

(10) On a vu plus haut que cette lettre persane a été écrite exactement le 11 novembre 1246. D'autre part, si la version latine de Plan Carpin n'indique aucune date, peut-être est-ce parce qu'il la fit sur le texte mongol, qui pouvait n'être qu'un brouillon, et ne pas porter encore de date; j'ai exprimé, plus haut, l'avis que ce texte mongol avait été finalement mis de côté.

*
* *

J'ai traduit, mais sans les discuter, les trois lignes initiales en turc. Il importe d'y revenir maintenant, en donnant d'abord la transcription et la traduction de ce préambule en turc, et ensuite le déchiffrement et la traduction du cachet mongol apposé à deux reprises sur la lettre. Les deux textes s'éclaircissent en partie l'un par l'autre.

1° Préambule en turc :

M(ā)ngü t(ā)ngri kǔč(ü)ndä | kür (u)l(u)γ ulus n(u)ng talü nung | çan y(a)r l(ï)γ(ï)m(ï)z.

« Dans la force du ciel éternel, [nous] le khan océanique du grand peuple tout entier; notre ordre ».

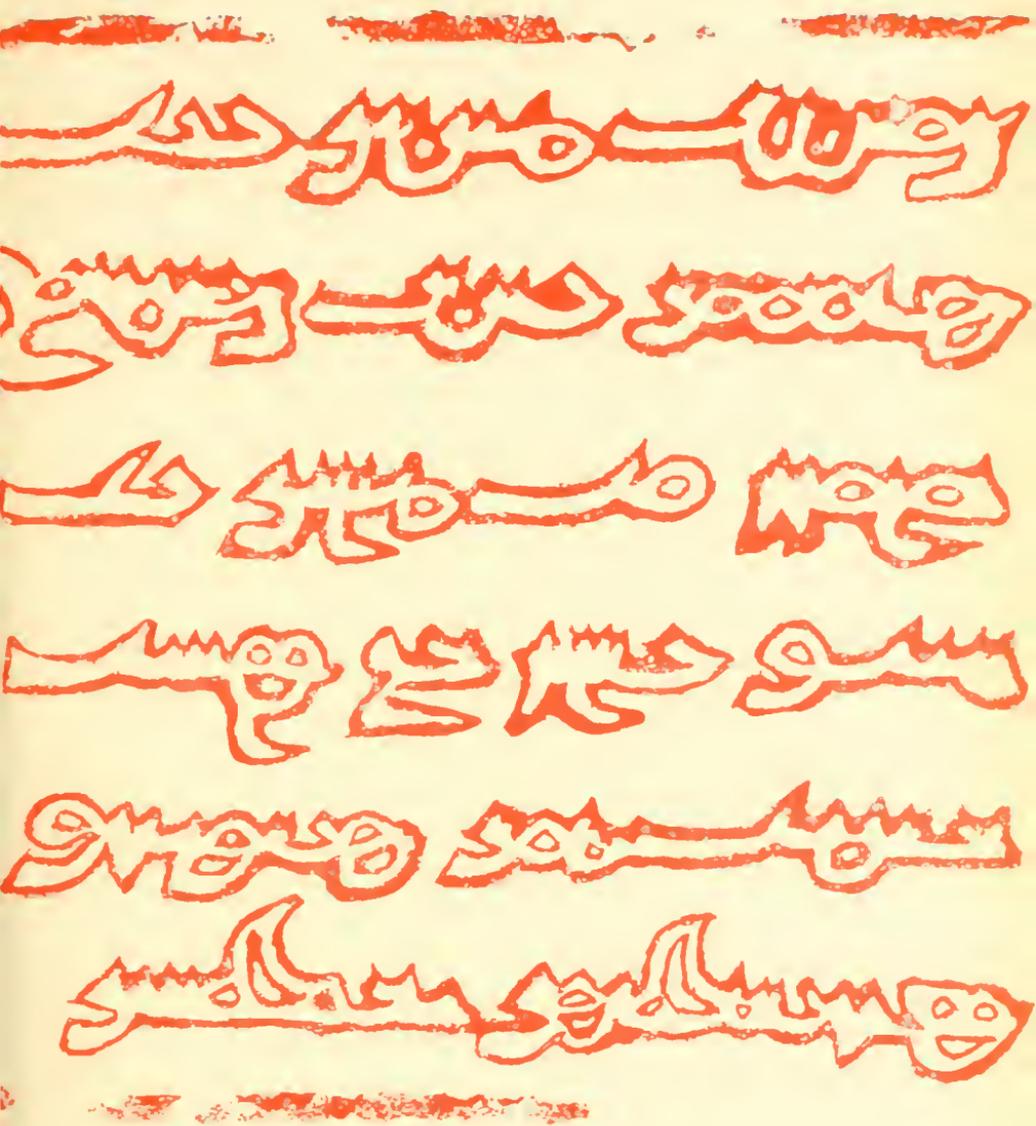
2° Cachet en mongol en six lignes :

Mongka t(ā)ngri-yin | kǔčün-dür yäkä mongγol | ulus-un dalai-in | çanu j(a)r l(ï)γ il bolγa | irgän-dür kürbäsü büš-irätügüi ayutuγai | .

« Dans la force du ciel éternel, du khan océanique du peuple des grands Mongols, l'ordre. S'il arrive à des peuples soumis, qu'ils le respectent et qu'ils craignent! »

La première ligne turque ne fait pas difficulté; c'est la formule initiale de tous les édits mongols.

Je lis, au début de la deuxième ligne turque, *kür* ou *gür*, que je rends par « tout entier ». Ce mot n'a pas survécu en turc avec ce sens précis, mais il a laissé des traces. C'est à lui que se rattache le *gür*, « abondant », « puissant », de l'osmanli, inséparable lui-même du *kür* des dialectes de l'Altaï, aux sens encore plus évolués. En mongol littéraire, Kovalevskii a relevé une expression *kür ulus*, « tout le peuple », qui ne peut guère être qu'un emprunt au turc, et qu'il convient en tout cas de rapprocher de notre *kür uluγ ulus*. Enfin et surtout, le vieux titre de *gür-çan*, *gurkhan*, qui a été porté par les souverains des Keraït et des Karakhitai, est toujours expliqué dans l'*Histoire secrète des Mongols* en traduisant *gür (kür)* par *p'ou*, « universel ». En somme, un souvenir de la titulature du *gur-*



Pl. II. - Sceau du grand khan Guyuk.
Voir page [22].

khan se retrouve dans celle que prend ici l'empereur mongol.

Le mot suivant الغ ne peut guère être qu'*uluγ*, « grand », et répond d'ailleurs à *yākā* du cachet, qui a le même sens en mongol (1).

Ulus existe en ture et en mongol et se trouve ici dans le préambule ture comme dans le cachet mongol.

J'aurais fort hésité à proposer mon interprétation de la fin de cette deuxième ligne turque si le déchiffrement du cachet mongol n'était venu la confirmer. On sait que le ture *talūi*, « océan », se retrouve en mongol sous la forme *dalai*; or, au *talūi nung ḡan* du préambule ture le cachet mongol répond rigoureusement par un *dalai-in ḡan*; il n'y a donc pas, à mon sens, de doute à garder sur la lecture. Reste à expliquer ce titre. L'idée première doit être celle de l'océan qui entoure le monde; le souverain « océanique » est celui qui domine aux rives de cet océan, c'est-à-dire le souverain universel. Il n'est pas établi que M. Ramstedt et moi-même ayons eu raison quand nous avons songé, indépendamment l'un de l'autre, à voir dans le nom de Gengis-khan, Čingiz-ḡan, une forme palatalisée de Tengiz-ḡan, où *tengiz*, « mer », jouerait le même rôle que joue ici *talūi* (*dalai*) (2). Mais il est bien connu en tout cas que l'image d'« océanique » a fait une grande fortune lorsque le *dalai-lama* de Lhasa a reçu ce titre mongol au milieu du xv^e siècle. On savait d'ailleurs que l'épithète tibétaine équivalente de *rgyamcho*, « océan », figurait déjà dans les noms de plusieurs grands lamas avant cette date. Nous n'en serons plus surpris en constatant que, dès la première moitié du xiii^e siècle, cette même image entrait dans la titulature des Gengiskhanides (3).

La fin du préambule ture n'offre pas de difficultés.

(1) Je lis bien الغ et non الغى; il n'y a pas de ى final.

(2) Les alternances *t < ḡ* sont fréquentes dans les correspondances turco-mongoles devant les voyelles palatales; on en connaît même quelques exemples dans d'autres cas, par exemple la forme turque Tuši ou Toši de Joči, nom du fils aîné de Gengis-khan. L'explication du nom de Gengis-khan par *tängiz* a été proposée par M. Ramstedt dans ses *Mogholica*, p. 25; sans connaître son travail, je l'ai proposée plusieurs fois à mes cours. Peut-être n'est-ce pas un hasard si Ibn Batūta a Tängiz-ḡan comme nom de Gengis-khan.

(3) Cette partie de mon travail était déjà rédigée quand je me suis rappelé que j'avais déjà rencontré un autre exemple du titre que prend ici Güyük, encore que cet autre exemple n'ait pas été, lui non plus, relevé jusqu'ici. Dans

Le début du cachet mongol est conforme à toutes les formules initiales d'édits qui nous sont déjà connues, y compris l'orthographe consacrée (mais inexplicée) *mongka* (1).

Le préambule turc faisait du khan le souverain du « grand peuple », sans nommer autrement ce peuple. Le cachet mongol spécifie au contraire qu'il s'agit des Yākā-Mongγol ou « Grands Mongols ». Les Yākā-Mongγol sont l'un des quatre peuples Mongols proprement dits qu'énumère Plan Carpin (d'Avezac, IV, 645), et c'est à eux qu'appartenait la famille de Gengiskhan.

Le mot *jarliγ* est le *yarliγ* du turc, passé ici en mongol avec la même orthographe, c'est-à-dire avec l'omission des voyelles qui est usuelle pour ce mot en écriture ouigoure ou arabe; l'écriture mongole postérieure adoptera la *scriptio plena*.

Dans *il bolγa*, il s'agit sans aucun doute des gens qui sont *il*, c'est-à-dire « soumis »; ce mot turc que nous avons déjà rencontré dans le corps même de la lettre de Güyük, avait plus ou moins passé en mongol ancien (2). Pour le second mot, je ne puis lire autre chose que *bolγa*, qui serait le participe passé « non achevé » de *bol-*, « être », « devenir »; ce qui me surprend est que je ne me rappelle pas avoir déjà rencontré cette forme de participe dans le texte mongol de l'*Histoire secrète des Mongols*.

Les textes d'édits de l'époque mongole se terminent régulièrement par des défenses, suivies de la formule que si on agit autrement, est-ce donc qu'on est sans crainte? Autrement dit, craignez de désobéir. L'impératif à la 3^e personne *ayutuγai* (du verbe *ayu-*, « craindre »), qui termine ici le texte, est

le § 280 de l'*Histoire secrète des Mongols*, Ogödäi, le prédécesseur de Güyük, est qualifié de *dalai-in qa'an*, ce que la traduction chinoise interlinéaire rend par « empereur de l'intérieur des mers » (*hai-nei houang-ti*). Güyük n'est donc pas le premier Gengiskhanide à s'être qualifié d'« océanique ». Peut-être est-ce le même titre que veut rendre Étienne Orbelian quand il qualifie Mongka de « maître de la terre et de la mer » (cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, II, 131, 277; Brosset, *Hist. de la Sioumie*, p. 229), mais j'en doute assez fort.

(1) Cf. *J. A.*, mars-avril 1913, pp. 452-453.

(2) On sait que ce mot, en turc comme en mongol, a des formes *il* et *ül* (cf. les dictionnaires de Radlov et de Kovalevskii). ايل pourrait se lire *il* ou *el*, mais l'écriture ouigouro-mongole ne prête pas ici à confusion, et le cachet de Güyük garantit, dans le cas présent, la lecture *il*.

done tout à fait à sa place. Le mot précédent ne prête pas non plus au doute; je le lis *büširätügüi*, où je ne puis voir qu'une orthographe un peu anormale de l'impératif *büširätügäi* d'un verbe *büširä-*. Quant à *büširä-*, c'est là le verbe qu'on écrit actuellement *biširä-*, et qui signifie « respecter », « vénérer ». La forme *büširä-* était celle en usage pour ce mot au XIII^e siècle; c'est celle qui est employée, en écriture *'phags-pa* et en écriture ouigoure, dans les deux tablettes ou *p'ai-tseu* qui sont reproduites dans Yule-Cordier, *Marco Polo*, 1, 352, 355.

∴

Ce document n'est pas seulement intéressant au point de vue des rapports de la papauté et des Mongols; il nous fournit aussi quelques indications sur l'état de la civilisation mongole avant que les Mongols n'eussent penché définitivement vers la Chine.

Jusqu'ici, en dehors de la pierre dite de Gengis-khan qui est conservée au Musée Asiatique de Petrograd et qui porte cinq lignes mongoles, de déchiffrement malaisé, écrites sans doute vers 1220-1225, on n'avait aucun monument original en langue mongole qui fût matériellement antérieur à deux inscriptions *'phags-pa* de 1276 et 1280 et à la lettre envoyée par Arghun à Philippe le Bel en 1289; les six lignes du cachet mongol de Güyük viennent heureusement se placer à mi-route. Voilà pour le point de vue linguistique. Mais, du point de vue des habitudes de la chancellerie mongole, le document prête à des remarques non moins importantes.

1^o Au point de vue de la disposition matérielle, la lettre rapportée par Plan Carpin offre déjà la plupart des caractéristiques que nous connaissons dans les documents mongols de la fin du XIII^e et du commencement du XIV^e siècle, à savoir :

α) Le nom du Ciel Éternel et celui du khan dépassent les lignes voisines sur la droite. Autrement dit, en écrivant de haut en bas, ces noms particulièrement vénérables sont placés au début d'une ligne et plus haut que les lignes voisines. Déjà la pierre de Gengis-khan nous montre le nom de Gengis-khan

très en vedette en haut de ligne, puis à une autre ligne un nom de prince distingué de même, mais à un moindre degré. Il n'y a pas à douter que ce soit là un usage venu de la Chine et, pour que les Mongols l'aient connu du temps de Gengis-khan, il est bien vraisemblable qu'ils l'aient reçu des Ouigours qui l'auront emprunté à la Chine avant eux.

β) Les lignes 2 et 4 à 7 sont seules en retrait; nous retrouvons le même usage de ne mettre en retrait] que quelques lignes du début dans les inscriptions mongoles de la fin du xiii^e siècle. Je pense que c'est parce qu'après avoir ainsi mis en vedette l'éminente dignité du Ciel et du grand khan, on ne tenait pas à perdre une telle marge tout au long du texte. Mais le résultat est que lorsqu'au début de la ligne 15 on va à la ligne pour le nom de Gengis-khan, ce nom n'est plus placé au-dessus du début des lignes qui l'entourent. Enfin l'usage de la fin du xiii^e siècle et du début du xiv^e voudrait qu'on allât à nouveau à la ligne pour le *qa'an*, c'est-à-dire pour Ogödäi; mais je connais deux inscriptions de 1276 et de 1280 qui, dans le même cas, ont encore la disposition de la lettre de 1246.

γ) La formule initiale, quoique en turc, est conforme en gros aux habitudes que nous trouvons dans les lettres et édits à partir de 1276, à savoir la mention du Ciel, puis celle du khan, ensuite celle du destinataire avec l'indication que le document lui est adressé pour qu'il le connaisse. Mais tous les textes qui s'échelonnent à partir de 1276 donnent le nom même de l'auteur du document, au lieu qu'ici Güyük n'est désigné que par un titre.

δ) La date du document est donnée comme toujours à la fin; mais, contrairement à l'usage courant, elle est indiquée d'après l'hégire. Si le document eût été remis à Plan Carpin en mongol, il est probable qu'il eût été daté d'après le cycle des douze animaux. Une autre différence est que tous les documents mongoles que nous connaissons par la suite spécifient toujours l'endroit où ils ont été rédigés. J'aurai l'occasion de revenir sur ce point dans la suite du présent travail.

ε) Le cachet est apposé à la fin du document, ce qui est de règle absolue. En outre, conformément à un usage que nous retrouvons sur tous les monuments analogues, le cachet est apposé, comme garantie, à cheval sur la jonction des deux

feuilles de papier que l'étendue du document a contraint de coller bout à bout.

2° Le document qui fut d'abord montré à Plan Carpin était en mongol. Finalement on le récrivit en persan. Mais pourquoi alors les trois premières lignes sont-elles en turc? J'avoue ne pouvoir répondre que par voie d'hypothèse. Le persan, langue de Musulmans, déplaisait sans doute aux Mongols pour ce préambule consacré et presque sacré. D'autre part, le mongol était tout à fait inconnu en Occident, et surtout, je pense, ne s'était jamais écrit en écriture arabe. Le turc offrait cet avantage d'être une langue à certains égards voisine du mongol, ayant en outre avec lui de nombreux points de contact culturels, et que cependant on avait dû déjà écrire avec l'alphabet arabe bien des fois. C'est pourquoi, j'imagine, nous avons, en tête de cette lettre persane traduite du mongol, un préambule de trois lignes en turc.

3° Un certain nombre de mots tures se trouvent dans la lettre persane (mais aucun mot vraiment mongol, si du moins *šilām* est bien un mot étranger arrivé en mongol par le turc); la plupart sont de ceux que les historiens persans de l'époque mongole ont adoptés. Jusqu'ici on tendait plutôt à admettre que ces mots étaient entrés en persan lors de la conquête mongole. Mais nous les trouvons déjà employés couramment dans la lettre de Güyük, douze ans avant la chute du khalifat de Bagdad. Sans doute, à ce moment, les Mongols occupaient déjà une bonne partie de la Perse, et beaucoup des fonctionnaires qu'ils employaient en pays persan étaient d'origine ouigoure. Mais on peut aussi se demander si cette invasion du vocabulaire administratif persan par des mots tures n'est pas antérieure aux Mongols, et due à l'influence des hordes turques qui, dès la fin du x^e siècle et même avant, se sont imposées à toute une partie du monde iranien.

4° Une tradition, qui prend dans les textes chinois et mongols anciens des formes assez divergentes et d'allure légendaire, prétendait qu'au début de son règne Gengis-khan n'avait pas de cachet et en ignorait même l'usage. En tout cas, il n'y a pas à douter qu'Ogödaï en ait possédé, et sa chancellerie avait même pour l'expédition des pièces des règles assez compliquées

qui ne sont pas encore tirées bien au clair. Quant à Güyük, le cachet que nous avons ici offre un intérêt tout particulier. Plan Carpin (d'Avezac, p. 715) nous avait donné de son inscription une prétendue traduction que Qadaq, « Bala » et Činqai n'avaient pas revue assurément : *Deus in cælo, et Cuyuc-Can super terram. Dei fortitudo, omnium hominum imperatoris sigillum* (1). Qu'il s'agisse bien cependant du même sceau, c'est ce dont les termes de Plan Carpin et les circonstances mêmes ne permettent pas de douter. Güyük venait d'être proclamé et intronisé le 24 août. Il y avait alors à la cour mongole un artisan russe nommé Cosmas qui se montra compatissant envers Plan Carpin et son compagnon quand les Mongols leur mesuraient la nourriture trop chichement. Cet artisan russe avait fabriqué le trône de Güyük; mais il avait aussi gravé son sceau. Et voilà comment la réponse de Güyük rapportée à Innocent IV par Plan Carpin et qu'on vient de retrouver au Vatican nous vaut par surcroît une double empreinte du cachet qui avait été gravé pour le grand khan par le Russe Cosmas.

P. PELLIGOT.

(1) Rockhill (*Rubruck*, p. 26) avait supposé que ce cachet devait être mi-partie en mongol, mi-partie en caractères sigillaires chinois; nous voyons aujourd'hui qu'il était uniquement en mongol.